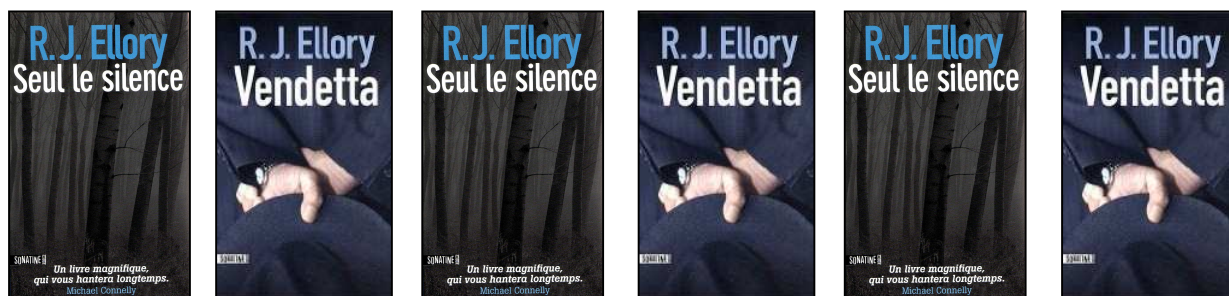


**Vendetta ? Un livre sur la famille
Une interview de Roger John Ellory par François Braud**



François Braud : Votre nom est proche de celui d'Ellory ? Que pensez-vous de cette coïncidence ?

Roger John Ellory : C'est mon vrai nom. C'est mon vrai nom ! [*Il insiste*] C'est une coïncidence, en effet. La première fois que j'ai été publié en Angleterre, j'ai demandé à mon éditeur de faire paraître un avis sur Internet pour faire taire toutes les rumeurs qui affirmeraient que Ellory était le fils illégitime d'Ellroy, mais il ne l'a pas fait. Il ne l'a pas fait ; il n'avait pas assez le sens de l'humour pour le faire. [*Rires*]

FB : Comment vous présenteriez-vous à un lecteur français qui ne vous connaîtra pas ? « Je suis anglais, je suis désolé * », what else ?

RJE : Vous voulez dire, par rapport aux livres que j'écris (en tant qu'auteur) ?

FB : Oui.

RJE : Pour moi, il y a trois sortes de romans :

- Il y a, par exemple, ceux de Harlan Coben, qui sont très nerveux, ça, et puis ça, et puis ça, et puis ça, la victime est morte, « oh quelle surprise »... Ce n'est pas un livre que vous lisez par amour pour les personnages, ce n'est pas un livre que vous lisez parce que l'écriture ressemble à de la poésie, c'est un livre que vous lisez comme vous regardez *Die Hard* – avec Bruce Willis. C'est très bon, très intelligent, mais vous l'aurez probablement oublié trois semaines plus tard. C'est comme la bouffe chinoise... [*Rires*]

- Le second type de roman, c'est un roman qui n'a pas forcément d'histoire à proprement dite, mais l'écriture est tellement belle, poétique, de belles descriptions, de fantastiques personnages, vous savez ce genre de petites choses ... Vous le lisez tout simplement parce que l'écriture est magnifique.

-Le troisième est entre les deux : il a une grande histoire mais est aussi très bien écrit. Vous l'appréciez pour la complexité de l'histoire, des personnages, mais aussi pour la manière dont il est écrit. Et ceux là, il n'y en pas beaucoup, je trouve. Et je pense qu'un véritable écrivain, un écrivain à proprement dit, doit essayer d'écrire ce type de livre. J'ai rencontré un journaliste hier ; il a qualifié mon roman de « thriller au ralenti »... J'apprécie beaucoup ce compliment.

* C'est par ces mots qu'Ellory a débuté son discours le mardi 31 mars 2009 lorsqu'il a reçu pour son roman *Seul le silence* le prix Bilio/obs du roman noir du Nouvel Observateur.

FB : Certains ont vu dans ce roman un parallèle à *De sang froid – In cold blood* - de Truman Capote. Ou encore la qualité narrative d'un Stephen King. Qu'en pensez-vous ?

RJE : C'est un grand compliment. « *De sang froid* » est, pour moi, l'un des meilleurs exemples de livres possédant une histoire intense écrite avec talent. Habituellement, particulièrement les livres qui ne sont pas des fictions, sont écrits dans un style très journalistique, ce qui n'est pas le cas de *In Cold Blood*. Il est vraiment écrit comme si c'était une fiction, comme un roman. Et je pense que c'est un livre unique, uen performance. La raison pour laquelle *Seul le silence* est dédié à Truman Capote n'a rien à voir avec un désir de « comparaison », mais parce que Capote quand il a écrit *In*

cold blood, est devenu le plus riche et le plus connu de tous les écrivains américains. Et après, il n'a plus rien publié, et a passé 20 ans à boire jusqu'à ce qu'il meurt, malheureux. Capote, toute sa vie voulait être célèbre, voulait avoir du succès, voulait que tout le monde connaisse son nom, et quand, finalement, il est arrivé à son but, ça l'a tué. Cela a été son succès et son échec. Dans *Seul le silence*, la chose qui, finalement, rend le personnage principal, Joseph, libre, c'est le livre qu'il écrit. C'est cette idée qui est à l'origine de cette dédicace. J'ai un grand respect pour Capote, mais aussi pour Hemingway, Steinbeck, Faulkner ...

FB : Avez-vous vu le film ?

RJE : Oui, c'est magnifique, c'est magnifique ! Philip Seymour...

FB : « *Regardez un homme dans les yeux au moment de sa mort et vous verrez qu'il n'y a rien. C'est aussi simple que ça.* » (page 177) « *Qu'il s'agisse du pape ou d'un leader syndical ou du Christ ressuscité, quand ils voyaient s'éteindre la lumière derrière leurs yeux, ils avaient tous l'air d'instituteurs effrayés* (page 371). Ces phrases d'un de vos héros (Perez) pourraient-elles être la philosophie de la mafia ?

RJE : J'ai rencontré un homme il y a quelques années, qui était dans la mafia. C'était aussi un drogué. J'ai longtemps travaillé à aider des gens qui avaient ce genre de problèmes. Il est venu me demander de l'aide et il avait beaucoup d'argent, des milliers et des milliers et des milliers de *pounds*. Il m'a dit : « *Je vous donnerai tout l'argent que vous voulez si vous m'aidez* ». Et j'ai passé trois, quatre heures dans une pièce avec lui, à l'écouter confesser ses horribles crimes commandités et payés par la mafia à Boston, New York, Las Vegas... Ses yeux étaient noirs, et rien, aucune lumière, rien d'humain n'y brillait. On aurait dit un *alien*. C'était très étrange, je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme ça. La philosophie de la mafia c'est ça : « *la famille, c'est tout* », mais c'est contradictoire, parce que si ton frère te pique ton fric, tu peux le tuer. Qu'est ce que c'est que cette philosophie ? [Rires]. Perez n'est pas Italien, il n'est pas Sicilien ; il est Cubain, donc il reste et restera un étranger, un immigré, il a toujours espéré être quelqu'un d'important, mais finalement, il réalise qu'il n'est personne. Et c'est seulement lorsqu'il dit la vérité qu'il devient quelqu'un d'important, à la fin du roman.

FB : Avec *Vendetta*, vous solutionnez – ou presque – les meurtres de JFK et son frère Bob, Jimmy Hoffa, voire de Marylin. C'est une volonté de vous ancrer dans une réalité possible ou vous vous basez sur des enquêtes et documentaires solides ?

RJE : J'ai fait des tas et des tas de recherches [*Mimant des piles autour de lui*]... J'y ai passé des heures et des heures. Il y a un conseil qu'on donne souvent à un écrivain : « *Écrivez les livres que vous aimeriez lire* ». Et moi j'aime lire les mystères, les histoires, les complots, avec des personnages réels, et dans la plupart des livres que j'ai écrit, 7 en Angleterre, il y a toujours de petites ou de grandes histoires en arrière plan.

FB : Pourquoi écrire sur les États-Unis, vous qui êtes anglais ?

RJE : Beaucoup d'écrivains sont portés à écrire sur le pays où ils vivent, où vit leur famille mais moi je crois qu'il faut écrire sur ce qui vous intéresse. Et les sujets sur lesquels je voulais écrire : la politique, la culture, la mafia, la CIA, le FBI, les flics alcooliques, ça ne fonctionne pas dans un petit village verdoyant de Cornwall...

FB : C'est votre culture ?

RJE : Oui, vous savez, j'ai 44 ans, et mon fils m'appelle *le vieil homme fou*. Quand j'avais 7, 8, 9 ans, en Angleterre, passaient à la télévision *Kojak* et *Starsky et Hutch*. J'ai été imprégné de cette culture et ça m'a toujours fasciné, tout comme Kennedy, Nixon, le Watergate... Ça m'intéresse énormément. Je pense que si un écrivain écrit son livre dans le but que son sujet plaise au plus grand nombre, alors son roman sera mauvais. Mais s'il écrit un livre à propos d'un sujet qui lui tient à cœur, il y a de grandes chances que ce soit un bon livre.

FB : Vous écrivez pour vous ?

RJE : J'écris comme le dit Molière : « *Tu écris d'abord pour toi, puis pour tes amis et enfin pour l'argent* ». Mais si vraiment mon but était de gagner de l'argent alors je serai devenu guitariste alcoolique dans un groupe de rock... [Rires]

FB : *Vendetta – A quiet vendetta* - est-il une histoire de la Mafia ou celle d'un homme (Hartmann) manipulé, un homme ordinaire dépassé par ce et ceux qui l'entourent ?

RJE : Et vous, vous en pensez quoi ? Ce n'est pas juste une histoire de mafia, c'est une histoire de culpabilité, de famille, de rédemption, une histoire politique. C'est un drame humain. En Angleterre, les journalistes, les critiques ou encore les libraires, ils aiment bien classer : policier, roman noir, romans historiques, et moi j'arrive et je bouscule tout... Les deux meilleures qualifications qui ont été attribuées à mes livres sont celle-ci : « *human drama* », et l'autre, hier « *slow motion* ». Pour moi, l'acte, le meurtre, le vol est second, le personnage est primordial. Mon livre, *Vendetta*, c'est avant tout de Perez ; ses sentiments, sa famille ... C'est un livre sur la famille.

FB : On dit souvent qu'il y a deux types de romans : ceux qui répondent à la question qui ? Et ceux qui répondent à la question pourquoi ?

RJE : C'est vrai !

Bibliographie :

Seul le silence (Sonatine éditions en grand format / Le Livre de poche Thriller)
Vendetta (Sonatine éditions en grand format)

Merci à Léna Braud qui a traduit ces propos, à la **librairie Coiffard**, tome 2, à Nantes qui m'a accueilli et à **Sonatine éditions** pour le rendez-vous fixé.

